

Le *Diabla Rose* paraît le dimanche et le jeudi de chaque semaine, depuis le 15 juin 1848.

ON S'ABONNE A PARIS

Rue Coquillière, 22.

Au bureau du Journal.

EN PROVINCE

Chez tous les libraires, dans tous les bureaux de poste et des messageries.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS :	DEPARTEMENTS :
Un mois.... 6 f.	Six mois... 7 f.
Un an..... 10	Un an..... 12



NUMÉRO 2.

Adresser toutes demandes ou communications au Directeur du *Diabla rose*, rue Coquillière, 22.

INSERTIONS .

Sur trois colonnes.... 75 c. la ligne.

Sur quatre colonnes... 50 c.

LES ABONNEMENTS

Datent du 1^{er} ou du 16 de chaque mois.

ON NE REÇOIT QUE LES LETTRES AFFRANCHES.

LE DIABLA ROSE.

Revue Politique.

PRÉFETS ET PRÉFECTURES.

Il y a eu ces jours derniers fournée extraordinaire de préfets. Le citoyen Recurt, ministre de l'intérieur, a régénéré l'administration, à la satisfaction universelle de ceux qu'il a nommés.

Parmi les célébrités dont il a fait choix, aucune ne nous est connue. Leur existence ne nous a été révélée que par le numéro du *Moniteur*, qui enregistrait leur avènement. Aussi le *Diabla rose* n'a-t-il rien à dire en particulier de ces élus, qu'il aime à croire doués de qualités inédites; mais il se permettra de présenter, à leur occasion, une observation générale.

Tout métier nécessite un apprentissage; on n'est point pharmacien sans avoir longtemps cacheté des fioles et collé des étiquettes, on passe par l'école normale pour être professeur, par l'école polytechnique pour être ingénieur, par l'école des Beaux-Arts pour être peintre, par l'école des chartes pour être archiviste. La première condition d'un ouvrier quelconque, c'est de savoir son état, de l'avoir appris longuement, d'avoir fait preuve d'une capacité spéciale. Le plus chétif savetier n'admettrait pas dans son échoppe un *gniaffe* qui ne saurait pas carreler les vieux souliers. D'où vient donc que, s'il s'agit de gouverner un département, d'y faire observer nos lois, d'y présider les conseils généraux, de concilier les intérêts locaux et privés avec ceux de l'Etat, d'où vient donc qu'en ce cas, le ministre choisit des gens sans connaissances approfondies, sans études préalables, sans antécédents administratifs?

Personne ne s'avise de ramasser par hasard des citoyens dans une foule et de dire à l'un : « Toi, tu vas faire des bottes; » à l'autre : « Tu seras laboureur; » à un troisième : « Je t'institue marchand de contremarques. » Et pourtant, nous voyons le gouvernement désigner des

avocats, des médecins, des rentiers, des commerçants, des journalistes, et leur dire : « Vous allez être administrateurs ! »

C'est absolument comme si l'on prenait un forgeron pour vendre de la cassonade, un perquiquier pour tisser de la toile, un tailleur pour fabriquer des produits chimiques.

Il faudrait qu'un préfet non-seulement eût lu assidûment les traités de Gérando et de Cormenin, mais encore qu'il eût pratiqué l'administration. Il y a dans toute profession une hiérarchie bien établie. Le soldat n'est pas sergent avant d'avoir conquis le grade de caporal; le clerc ne devient pas notaire avant d'avoir occupé l'humble position de saute-ruisseau. Il serait logique que les préfets eussent donné des garanties d'aptitude dans les fonctions d'expéditionnaires, d'employés inférieurs, de conseillers de préfecture et de sous-préfets; mais qu'arrive-t-il au contraire? De vieux serviteurs expérimentés, blanchis sous le harnois administratif, attendent vainement la récompense de leurs travaux, tandis que de jeunes amis du ministre, intronisés par son bon plaisir, vont étudier la triture des affaires publiques aux dépens d'un département français.

Hélas! malgré nos révolutions multipliées, la faveur, l'intrigue, le népotisme, l'ignorance, la présomption, la rapacité quémandeuse, l'emportent toujours sur la justice, sur la droiture, sur l'impartialité, le mérite modeste et le désintéressement.

Nous sommes comme les géants qui mettaient Pélion sur Ossa. Nous amoncelons des montagnes, mais nous n'atteignons jamais le ciel!

CONSIDÉRATIONS SUR LE CHAUVINISME.

Il serait temps que le peuple français jugeât sainement Napoléon I^{er}, le grand mort de Sainte-Hélène, comme dit la *Patrie*, journal du soir.

Quand on dressa le bilan de l'Empire, on y trouva beaucoup de gloire, mais aussi beaucoup d'oppression.

Le vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram et de la Moskowa fut sans peur, mais non sans reproches.

Il étouffa la Révolution.

Il proscrivit les débris de la Montagne.

Il rétablit les titres de noblesse, les chambellans, les grands-veneurs et les écuyers cavalcadours.

Il créa les droits réunis.

Il baillonna la Presse.

Il priva le peuple de tous droits civiques.

Il décima nos villages par la conscription.

Il entreprit d'injustes guerres pour donner des trônes à ses frères.

Béranger l'a dit :

Notre empereur portait longue férule.

On peut néanmoins expliquer le prestige qui s'attache à sa mémoire; mais rien ne justifie l'engouement qu'inspire son neveu, Louis-Napoléon, aux paysans de l'Yonne, des Ardennes, de la Charente-Inférieure et de la plaine des Vertus.

Nous n'avons d'autre antipathie contre ce prince que celle dont nous sommes animés contre tous les princes en général. Nous ne le connaissons guère et désirons médiocrement faire sa connaissance; mais s'il faut s'en rapporter à ses partisans eux-mêmes, le fils de la reine Hortense est fort au-dessous du rôle politique qu'ils veulent lui imposer.

Examinons sa biographie, répandue à profusion dans Paris; nous y lisons :

« En 1832, il publia un ouvrage sous le titre de *Considérations politiques et littéraires sur la Suisse*, et, en 1834, un *Manuel d'artillerie pour la Suisse*. Il était alors citoyen de la République helvétique et capitaine au régiment de Berne. » Le biographe qualifie les échauffourées de Strasbourg et de Boulogne d'*expéditions*

un peu hasardées; puis, d'une main impudique, ouvrant les rideaux de l'alcove de Ham, il nous révèle le trait suivant :

« Louis-Napoléon reçut pendant sa captivité les consolations et les soins d'une jeune fille du peuple dont il a assuré l'avenir depuis qu'il s'est éloigné d'elle. »

Voilà donc les titres du prince Louis !

Avoir servi dans les troupes suisses ;

S'être imposé deux fois les armes à la main ;

Avoir reçu les soins de la fille d'un ouvrier.

Est-ce là tout ? Non : le panégyriste a omis deux faits caractéristiques.

En 1839, le prince avait importé à Boulogne un aigle vivant qu'il comptait faire voler de clocher en clocher pour réaliser une métaphore impériale.

Lorsqu'en Angleterre les chartistes, arborant le drapeau tricolore, réclamèrent une constitution républicaine, les *gentlemen* de Londres organisèrent un corps de *constables spéciaux*, et Louis-Napoléon sollicita l'honneur d'en faire partie.

L'homme qui est entré en France avec un oiseau de proie sur le poing, comme un baron féodal, est jugé quant à la capacité.

L'homme qui, complice de l'aristocratie anglaise, a combattu les démocrates, est jugé quant à l'opinion.

En lui accordant vos voix, électeurs irréfléchis, vous n'avez pas examiné sa valeur personnelle. Le nom glorieux qu'il porte vous a éblouis, et vous avez prouvé que vos doctrines républicaines n'étaient pas encore solidement assises.

Si quelque descendant de Pierre Corneille faisait jouer une mauvaise tragédie, le souvenir du grand poète ne protégerait pas le rimailleur contre les sifflets du parterre ; si le fils d'un avocat célèbre manquait d'éloquence et de dialectique, vous ne lui confieriez pas vos causes : et vous déléguez une part de votre souveraineté à un candidat uniquement parce qu'il est neveu de l'Empereur et qu'il s'appelle Bonaparte !

Napoléon a eu deux enfants naturels dont la filiation est dûment établie : que n'allez-vous les arracher à la vie privée pour les élever sur le pavois !

Double inconséquence ! Vous êtes républicains, et vous prenez un prince pour représentant ! Vous désirez la tranquillité publique, et vous favorisez les menées d'un parti qui peut la troubler !

Et s'il arrive malheur à la démocratie naissante, Georges Dandins, vous l'aurez voulu !

TACTIQUE BONNE A DÉMASQUER.

L'Assemblée nationale, le Constitutionnel et autres journaux réactionnaires ne s'entendent que pour sonner l'alarme et jeter l'épouvante en amplifiant, en grossissant, en revêtant de sinistres couleurs le récit des événements quotidiens.

La moindre émeute, sous leur plume perfide, se transforme en quasi-révolution. Le rappel devient la générale.

Il importe de les consulter avec défiance et de rectifier leurs assertions.

S'ils écrivent : « Des groupes nombreux se sont formés aux alentours de la Porte-Saint-Denis ; » lisez : « Une dizaine de curieux et de flâneurs se sont réunis au lieu ordinaire des rassemblements. »

« Des bandes d'ouvriers parcouraient les boulevards, en poussant des cris séditieux. »

Errata : Quelques gamins se promenaient en chantant des airs patriotiques.

« La générale a battu dans tous les quartiers. »

Le Constitutionnel a été plusieurs fois surpris la main dans le sac, recueillant et propageant de faux bruits, et s'exposant à des démentis formels.

« Le 7 juin, dans l'après-midi, racontait-il l'autre jour, le citoyen Grandchamp, aide-de-camp du général Thomas, passait sur le pont qui longe le jardin des Tuileries. — Où est situé ce pont, s'il vous plaît ? — Un homme en blouse, le voyant à la tête de son état-major, lui a tiré un coup de fusil et a tué son cheval. »

Le lendemain, une lettre du commandant A. de Senneville, sous-chef d'état-major général, apprenait au public que le citoyen Grandchamp avait été seulement renversé par une charette avec la jument qu'il montait.

Sans être découragé par cet échec, le patriarche imagine de représenter une maison du boulevard Saint-Denis comme un foyer d'anarchie, dont les habitants lançaient des bouteilles à la troupe, et correspondaient par des signaux avec les perturbateurs.

Le lendemain, deux lettres, appuyées de témoignages authentiques, certifient que la maison désignée n'a pas cessé d'être paisible.

Le Constitutionnel doit éprouver quelque dépit, quand on le force à confesser ses erreurs ; mais il a du moins une compensation : le coup est porté ; l'effrayante anecdote a produit son effet ; la consolidation de la République est retardée d'un grand jour. Le patriarche se frotte les mains et rit dans sa barbe blanche.

Rira bien qui rira le dernier.

REPONSE AU JOURNAL L'ILLUSTRATION.

L'Illustration a récemment englobé le Diable rose dans un proscription en masse, dans une nomenclature de journaux qui, selon elle, « manquent complètement d'esprit, et se moquent beaucoup plus volontiers des Républicains de la veille que de ceux du lendemain et de l'avenir. »

Nous appelons de cet arrêt, et d'abord nous déclinons la compétence de l'Illustration en matière intellectuelle.

L'Illustration, comme chacun le sait, est un recueil d'images assez médiocres, de bois assez mal dégrossis, accompagnés d'un texte insignifiant ; elle pourrait, sans le moindre inconvénient, supprimer les phrases filandreuses dont elle encadre ses vignettes. Elle doit sa vogue à ses dessinateurs ; mais nous doutons qu'elle ait jamais eu des littérateurs dans son personnel. Ce sont des épiciers, des commis, des employés du chemin de fer, qui la rédigent à leurs moments perdus.

Il a fallu un hasard étrange, un accident exceptionnel, pour nous faire découvrir le trait qu'elle nous décochait. D'ordinaire, on regarde l'Illustration, mais on ne la lit jamais, Dieu merci ! Ce journal est un spectacle, une lanterne magique, mais non une œuvre littéraire. On s'amuse à le considérer, mais on ne lui accorde par la moindre considération.

Or, comment serait-il à même d'apprécier l'esprit de ses confrères ? depuis quand les aveugles sont-ils juges des couleurs ?

La sentence que son vieux flâneur s'est permis de rendre sur notre prose est d'autant plus réfutable, qu'il n'a pas daigné nous lire. Une page d'essai, affichée sur les murs de Paris, a

suffi pour qu'il nous mit à l'index.

Prenez la peine, ô vieux flâneur ! de parcourir nos premiers numéros, et vous verrez que, fidèle à nos antécédents politiques, nous soutenons invariablement la démocratie.

Gardez-vous, respectable vieillard, de la téméraire légèreté du jeune âge. Elle contraste-rait trop sensiblement avec l'allure sénile de vos écrits.

Et avant de montrer la paille dans l'œil de vos voisins, faites attention à la poutre qui est dans le vôtre.

Coups de griffe.

— Un mauvais plaisant prétend que le département de la Seine-Inférieure s'occupe du bien-être de l'Assemblée nationale, et lui envoie un Loyer et Dupin rassis.

— La chambre avait dans Buchez un honnête et pacifique président. Elle lui a substitué le citoyen Sénard, qui, au sujet du projet de loi sur les attroupements, a dit d'un ton impératif : « Je ne souffrirai pas qu'on accorde la priorité à une autre proposition. »

— Sitôt que Guinard, James de Montry ou tout autre patriote élève un peu la voix, le citoyen Sénard grossit la sienne pour crier : « Je vous rappelle à l'ordre ! »

Ceci rappelle la fable des grenouilles qui demandent un roi :

« Donnez-nous, disait-on, un roi qui se remue. »
Le monarque des cieux leur envoie une grue

Qui les croque, qui les tue,

Qui les mange à son loisir.

— Les colporteurs de journaux du soir, pour pousser à la consommation le public récalcitrant, imaginent des canards, qu'ils lancent au milieu de la foule : « Demandez !... l'Assemblée nationale ! La mort du roi de Naples !... — La Presse ! nomination de M. Girardin dans six départements !... »

Ces crieurs se souviennent que le canard vole.

— L'adoption du nouveau décret thermidorien sur les attroupements a fait craindre à quelques souscripteurs du banquet à 25 centimes, qu'on cherchât à les disperser violemment. Ils sont allés communiquer leurs alarmes à leur président.

« N'ayez pas peur, a répondu celui-ci, nous sommes en mesure de repousser la force par la force. Est-ce que chacun de nous n'aura pas son canon ? »

— Dans les derniers rassemblements, un énergumène déblatérerait contre nos représentants. « Il faut marcher, disait-il avec exagération ; il faut les attaquer, les renverser, leur casser la tête !... »

« Gardez-vous en bien, répartit un homme de sens ; ce serait le peuple qui paierait les pots cassés. »

— Aux quatorze voitures qu'on a tant reprochées au citoyen Emile Thomas, le citoyen Lalanne, nouveau chef des ateliers nationaux, vient d'ajouter dix coupés.

Avec tant de voitures, l'administration ne marchera jamais.

— Comment les commissaires de police s'y prendront-ils pour reconnaître qu'un attroupement a des armes cachées ?

Si elles sont cachées, il ne les verra pas ; mais s'il les voit, elles ne seront plus cachées.

C'est clair comme l'inaction du citoyen Bethmont.

Nouveau concours pour la figure de la République.



Notre République grande et maternelle, une fois assise sur des institutions durables, remettra tout à sa place et rendra à chacun ce qui lui appartient.

— Le club des femmes, dont on croyait le décès bien constaté, a repris ses séances dans la salle du passage Jouffroy. Le jour de la réouverture, un mot de la citoyenne Eugénie Ni-boyet, présidente, a excité une vive agitation. Comme des perturbateurs attroupés à la porte cherchaient à pénétrer dans la salle : « Citoyennes, s'est-elle écriée avec indignation, on veut violer l'assemblée ! »

— Depuis quelques jours, l'astronome du Pont-Neuf a repris sa place accoutumée et montre la lune tous les soirs.

On doit y voir bien des trous.

— Un citoyen demandait : « Quel est donc ce représentant Martin qui a réclamé, dans le *Moniteur*, l'honneur d'avoir voté contre le bannissement des Bourbons ? »

« Je l'ignore, répondit son interlocuteur. Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin. »

— On DEMANDE des citoyens de bonne volonté pour défricher un terrain jusqu'à présent inculte, en extirper les mauvaises herbes, arracher les ronces, le rendre profitable et de bon rapport.

Ce terrain est situé autour de *Sénard*.

La commission pour les travailleurs, après de longues séances, n'a encore imaginé aucun palliatif aux souffrances des classes laborieuses.

Pourquoi nos représentants ne font-ils rien pour les gens pauvres ?

C'est que ce sont de pauvres gens.

Un écrivain nommé Constant Hilbey donne un rare exemple d'abnégation : il rédige le journal des *Sans-culottes*, et il est tailleur.

La révolution du 24 février devait épurer nos mœurs politiques, et peut-être en augmentera-t-elle la corruption. En voyant les fonctions publiques devenir la proie de l'ambitieux sans conscience, les citoyens qui ont contribué à fonder la République, ceux qui ont souffert pour elle dans les prisons de l'ex-roi, ceux dont les opinions démocratiques ne se sont jamais démenties, se demandent à quoi servent le dévouement, la constance et la probité ?

« C'est déplorable, disait hier un négociant, ancien accusé de juin, partout, comme à la Bourse, on ne voit que de mauvaises actions. »

Revue théâtrale.

Impartialité des feuilletonistes.

THEATRE FRANÇAIS. — *Les frais de la guerre*, comédie en trois actes, en prose, de M. Guillard, (première représentation le 1^{er} juin 1848).

« Régnier ! Régnier d'abord ; avant tout et par-dessus tout à Régnier justice, nobles et braves. »

Voilà le commencement de la tirade ; allons un peu plus loin.

« Ah ! nous parlerons tout à l'heure de M^{lle} Allan qui est charmante, de la pièce qui est jolie, de M^{lle} Anaïs qui est toujours une délicieuse comédienne. »

Puis revient l'éloge de Régnier.

« Parlez-moi maintenant de ces jolies histoires d'amour, comme celle qui fait le fond

des *Frais de la guerre*. La comédie de M. Guillard est généralement écrite en jolie langue française, et elle est jouée par M^{me} Allan, Anaïs et par Régnier : jugez ! Le succès qui l'a accueillie ne devait-il pas l'accueillir ?

(*Le Corsaire.*)

MÊME SUJET.

« Avec la donnée de cette prétendue comédie, il y avait de quoi faire un vieux vaudeville.... On ne saurait se faire une idée du sans-façon des arrangements de cette pièce : de sottes créatures, qui échangent entre elles leurs amants, se les reprennent, se les restituent, aussi simplement que s'il s'agissait de chiffons... des quiproquos usés dont un vaudevilliste habile aurait pu, à la rigueur, tirer un rôle pour Alcide Tousez. A tout cela se mêlent des gravelures qui seraient à peine supportées au Petit-Lazary... Il ne faut point parler du style de cette pièce, c'est l'anarchie, le chaos de la langue. — Nous plaignons sincèrement les artistes que le sort a condamnés à paraître dans cet ouvrage. (*Le Charivari.*)

Quels que soient les jugements contradictoires des journalistes, il est certain que les *Frais de la guerre* rejoindront bientôt dans la tombe la *Rue Quincampoix*, du cit. Ancelot. Et malheureusement, pour rappeler sa clientèle, le *Théâtre de la République* n'a point de nouveauté importante à l'étude.

L'opéra monte avec activité le ballet des *Amazones*. Ce sera un prétexte pour exhiber ces bataillons de jolies femmes, qui exécuteront des manœuvres militaires et danseront la danse Pyrrhique. Au premier acte, M^{lle} Plumket, nommée général en chef, sera portée en triomphe sur un bouclier. Nous sommes persuadés que le talent qu'elle déploiera dans son nouveau rôle la rendra digne de cette ovation.

Au premier tableau du second acte, la scène se passera dans une grotte, du fond de laquelle une eau limpide s'échappera pour remplir un vaste bassin. Les amazones viendront s'y baigner ; elles ôteront leurs tuniques et resteront en maillots couleur de chair et très collants ; on n'est pas sans inquiétude sur l'effet de ces tableaux vivants. Déjà deux partis se constituent : celui des amateurs et celui des pudibonds. Les premiers veulent donner à nos mœurs une tournure athénienne et anacréontique. Les seconds crient à la corruption. A qui restera la victoire ?

L'Opéra-Comique a repris *Fiorella*, de Scribe et d'Auber. Cette partition, donnée en 1826, a paru empreinte d'un cachet de vétusté. On y a cependant applaudi l'ouverture, le duo du 3^e acte, l'air *Heureux climat, beau ciel de l'Italie*, et la ronde si connue :

Espérance,
Confiance,
C'est le refrain
Du pèlerin.

Il pleut des pièces de circonstance. Nous avons eu, dans l'espace de quelques jours, les *Volcaniennes* de Saint-Malo, des citoyens Rochefort et d'Artois ; le *Club champenois*, des citoyens Labiche et Lefranc ; le *Club des Femmes*, des citoyens Cordier et Clairville ; la *République de Platon*, des citoyens Saint-Yves et Choler. Ces nouveautés mort-nées ne ramènent point le public. Pendant la disette trop prolongée des théâtres, bon nombre de nos artistes s'expatrient momentanément. M^{lle} Rachel est à Bruxelles, où elle ne peut obtenir l'autori-

sation de chanter la *Marseillaise*. Londres est encombré de comédiens français.

LE BEAU RÊVE.

AIR : *Je vous revois, peuple fidèle.*

Auprès du foyer domestique,
Je lisais un roman nouveau.
Et mainte image fantastique
Dansait autour de mon cerveau.
Le sommeil à l'ennui mit trêve !
Pourquoi le ciel, dans sa pitié,
N'a-t-il pas prolongé mon rêve ?
Plaignez-moi, je fus réveillé !

On avait remis la puissance
Aux mains d'un sénat diligent,
D'hommes qui chérissaient la France,
Autant qu'ils méprisaient l'argent.
De concussions, d'impostures,
Aucun d'entre eux n'était souillé !
Leurs âmes, leurs mains étaient pures...
Plaignez-moi, je fus réveillé !

Les beaux-arts, actives abeilles,
De gloire et d'or faisaient butin,
Et de la France leurs merveilles
Enrichissaient le front hautain.
A rendre heureuse la patrie,
Le trésor était employé ;
On encourageait l'industrie...
Plaignez-moi, je fus réveillé !

Le fabricant devenait tendre
Pour les ouvriers opprimés ;
Personne ne pouvait prétendre
Aux fruits qu'il n'avait pas semés ;
Celui qui souffre et qui travaille
Enfin n'était plus dépouillé ;
Plus de hameaux couverts de paille...
Plaignez-moi, je fus réveillé !

L'Europe, à notre exemple instruite,
De l'homme décrétait les droits ;
La Marseillaise était traduite
En turc, en cosaque, en chinois...
Jusqu'au fond de la Sibérie,
Les serfs du czar bien houspillé
Répétaient : Liberté chérie !...
Plaignez-moi, je fus réveillé !

Nous croupons dans l'ineertie ;
Les peuples, après cent combats,
D'une lourde aristocratie
Seraient-ils l'éternel repas ?
De l'espoir la main consolante
Vient essuyer mon œil mouillé :
Un jour, l'image qui m'enchantait,
Je la verrai tout éveillée.

A VENDRE, au plus offrant et dernier enchérisseur, plusieurs chiens-couchants ayant appartenu à l'ex-roi Louis-Philippe. On garantit que ces animaux ont totalement oublié leur maître, et montreront pour n'importe qui, toute la docilité désirable.

Nota bene. Ces animaux ne sont pas à louer.

Le rédacteur en chef, E. LA BEDOLLIÈRE.

Le gérant, FELLENS.

Imprimerie de BUREAU, rue Coquillière, 22.